

Sophie DUHEM, *Les sablières sculptées en Bretagne. Images, ouvriers du bois et culture paroissiale au temps de la prospérité bretonne (xv^e – xvii^e s.)*. Rennes, P.U.R., 1997, 388 p.

Cette thèse de Sophie Duhem est l'aboutissement d'une série de recherches sur la sculpture du bois en Bretagne, commencées avec son article «Figures grotesques, figures sacrées, les stalles de Tréguier» (*Ar Men* n° 38, 1991) et complétées par son mémoire consacré à «L'iconographie des sablières, des stalles et des jubés» soutenu la même année à l'université de Haute-Bretagne.

Pour l'étude des sablières bretonnes, la méthodologie comporte une recherche bibliographique préliminaire approfondie, suivie d'une approche directe sur le terrain et accompagnée d'un repérage photographique et d'une saisie informatique des données. L'auteur nous présente le bilan impressionnant de 2 000 édifices religieux visités dans l'ancienne province de Bretagne (actuels Pays-de-la-Loire compris) et sur ce chiffre, environ 600 découvertes, le tout illustré de quelque 8 000 clichés. Le moment de la rédaction venu, reconnaissons au chercheur qu'est Sophie Duhem l'exigence de la réflexion, qui toujours cherche à replacer un fait, une observation, dans le contexte technique, chronologique ou socio-culturel qui est le sien. D'entrée de jeu, les sablières sont bien comprises comme les pièces de bois (parfois superposées jusqu'à trois éléments) situées au sommet des murs des églises et des chapelles sur lesquelles repose l'armature de la charpente. Cette approche globale autorise ainsi, lorsqu'un ensemble est demeuré homogène, des comparaisons stylistiques entre les divers éléments décorés de la charpente (sablières, entrants, blochets, voire clefs pendantes comme c'est le cas à Loc-Envel en Côtes-d'Armor).

Utilisant les recherches historiques récentes, l'auteur est en mesure d'expliquer, carte à l'appui (doc. 21), la densité plus forte des sablières en Basse-Bretagne, moins touchée que la Haute par la reconstruction des édifices au siècle dernier, plus riche aussi en petites églises et chapelles régies par un corps de fabriciens très actifs sous l'Ancien Régime.

L'approvisionnement en bois, le fonctionnement du métier, la distribution des tâches dévolues au maître et à ses compagnons, l'intervention du sculpteur, très probablement avant la pose de la sablière sont évoqués avant l'identification de quelques ateliers fondée sur des ressemblances de style et de savoir-faire. Une centaine de charpentiers-sculpteurs sont ainsi repérés en Trégor, Vannetais et Cornouaille. On découvre, entre autres, le talentueux sculpteur anonyme de Plouisy que l'on retrouve au Faouët (Côtes-d'Armor) figurant les mêmes anges allongés présentant un blason. Son contemporain «l'anonyme de Tremel», actif au début du xvii^e siècle sait allier la puissance d'un engoulant aux ornements végétaux finement

refouillés d'un entrait. En Vannetais, après l'excellent sculpteur de la chapelle du Loc en Saint-Avé, qui œuvre en 1494-1495, l'atelier familial des Nivet orne en 1513 la chapelle Saint-Aubin de Plumelec d'un des plus beaux et riches ensembles de la région ; les sujets en haut-relief y sont élégamment maîtrisés et d'une iconographie variée, associant scènes religieuses et répertoire profane. Un peu plus tard, les œuvres de Jean Nicollazo à Theix et Sulniac traduisent des attitudes vivantes et un savoir-faire artisanal de bonne qualité. La haute Cornouaille se signale par l'activité du trégorrois Olivier Le Loergan dont les qualités déjà reconnues par l'anoblissement ducal de 1469 se retrouvent en 1474 sur les sablières de Canihuel et de Saint-Nicolas-du-Pelem ; ici, déjà, son habileté et sa finesse annoncent le chef-d'œuvre à venir des années 1480, le jubé de Saint-Fiacre du Faouët (Morbihan).

Dans les décennies suivantes, une évolution de la composition, l'insertion de figures dans des médaillons, sont révélateurs des innovations de la Renaissance, connues, en Côtes-d'Armor, à Corlay, Magoar, Loguivy-Plougras et plus tard, dans la seconde moitié du *xvi^e* siècle, à Plomodiern et Primelin (Finistère). L'ornementation de la seconde Renaissance s'épanouit dans l'œuvre anonyme qui orne, dans un style animé, pas complètement savant, la chapelle du château de Kerjean (vers 1580), après les étapes plus modestement artisanales de Pleyben et de Sainte-Marie du Menez-Hom.

Ces quelques exemples résument la richesse d'une production plus abondante au *xvi^e* siècle, que l'on a tendance à qualifier d'âge d'or, sous l'influence de la recherche historique récente, qui a valorisé l'intensité des échanges commerciaux et la vitalité de la production toilière. Cependant, et nous rejoignons sur ce point Sophie Duhem, compte tenu des destructions d'édifices médiévaux « l'âge d'or de cette production [de sablières] est plus ancien que ne le laissent paraître les courbes. Nous ne conservons aujourd'hui qu'une partie d'un patrimoine certainement aussi dense au *xv^e* qu'au *xvi^e* siècle » (p. 74). La qualité des œuvres conservées, notamment en Trégor, plaide en outre, à l'évidence, pour un métier de pratique ancienne et la connaissance de modèles européens, plus particulièrement allemands.

La très grande variété de l'iconographie, son évolution, du gothique international au répertoire renaissant, fait l'objet d'un chapitre convaincant et bien illustré, où la diversité des sources européennes est analysée.

Un développement particulièrement attrayant et novateur sur les représentations festives complète agréablement l'image déjà très riche d'une population que l'on voit évoluer dans la vie quotidienne, aux champs, à la chasse, afficher ses marques de noblesse, se diriger vers le cimetière, se prêter à des croyances laïques et à des dévotions chrétiennes

dont les symboles évoluent du bas Moyen Âge au concile de Trente. Cette imagerie festive, outre ses aspects très savoureux, contribue à renforcer sensiblement le rôle de lieu essentiel de rencontre qu'était alors l'église, où la communauté paroissiale chrétienne suivait les offices mais traitait aussi à l'occasion, c'est bien connu, d'affaires plus courantes et plus laïques.

Pour ne pas déroger à la tradition, je signalerai seulement quelques points qui auraient permis à l'ouvrage de tendre à la perfection, laquelle, on le sait, relève plus du rêve que de la réalité. Ainsi aurait-il été très utile, pour le lecteur moyen comme pour le chercheur, de préciser l'appartenance départementale des communes qui conservent ou ont conservé des sablières (docs 10, 11, 13). L'on peut aussi regretter l'absence d'un chapitre de sources. Celles-ci, rares pour le Moyen Âge, permettraient, pour les périodes suivantes, de répondre à certaines interrogations sur l'état des œuvres, très certainement polychromes dès leur origine dans la mesure où elles s'intégraient à un espace où la couleur contribuait à la décoration murale et à celle des baies toutes deux porteuses d'un programme pédagogique. S'agissant encore de couleur, je signalerai mon désaccord (que je sais partagé ici et là par des praticiens) à propos de l'expression qui me paraît dépassée de teinte ou de couleur «pastel» pourtant accréditée par le Petit Robert. Mieux vaudrait parler de couleur claire ou tendre plus en rapport avec la qualité du support – ici le bois – sachant que le pastel très généralement associé au papier, peut traduire des couleurs très vives, voire violentes. Dernière observation, d'ordre administratif (et quelque peu rébarbative ?) concernant le statut des œuvres protégées au titre des Monuments historiques. Signalant que la restauration des charpentes est aujourd'hui davantage réglementée qu'au siècle dernier, en particulier dans les édifices qui bénéficient d'un «classement à l'Inventaire des Monuments historiques» (p. 41), Sophie Duhem utilise ici une formule erronée, ne rendant pas compte de la législation dans laquelle le grand public souvent se perd. En réalité les monuments dignes d'une protection des Monuments historiques peuvent l'être à des degrés différents : les édifices les plus remarquables font l'objet d'un arrêté de *classement* pris au niveau national et signé du ministre (*cl. M. H.*), tandis que les édifices d'un intérêt moindre mais réel au niveau régional font l'objet d'une *inscription sur l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques* ratifiée au niveau préfectoral (*Inv. M. H.*). Les sablières, partie intégrante d'un édifice, s'il est protégé, jouissent du même statut que lui.

Ces quelques réserves faites, on ne peut que se louer de la décision des PUR de publier un travail aussi courageux, aussi ouvert dans son approche et, qui plus est, d'une lecture agréable. L'ouvrage, qui mérite la préface élogieuse du professeur Alain Croix et le Prix Jeune Chercheur du Conseil régional de Bretagne, est aussi une invitation à suivre l'auteur sur les pistes d'elle bien connues, comme elle l'expose brillamment dans son

récent article «Quant Goupil happe les jélines» (*Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, t. 105, 1998/1, p. 53-69).

Denise DUFIEF-MOIREZ
Conservateur en chef du patrimoine
Service régional de l'Inventaire

Annette RIECK, *Der Heilige Ivo Von Hélorj (1247 – 1303), Advocatus pauperum und patron der juristen*. Rechtshistorische Reihe, vol. 178, ed. Peter Lang, Francfort-sur Main, 1998, 275 p.

L'approche du sept centième anniversaire de sa mort, survenue le 19 mai 1303 en son Trégor natal, semble stimuler la recherche historique et scientifique sur saint Yves, dont bien des aspects de la vie et du culte demeurent encore obscurs, un siècle après la publication par A. de La Borderie, en 1887, des «Monuments originaux» de son histoire (disponibles désormais en une traduction française partielle, due à J.-P. Le Guillou).

Complétant les synthèses magistrales de J. Le Mappian et, dans une optique assez différente, de J.-C. Cassard, c'est au tour d'une jeune universitaire allemande, Annette Rieck, d'apporter une contribution de grande valeur à ce sujet, par l'édition de sa thèse, préparée sous la direction du professeur H. Hattenhauer, historien du droit à la Christian-Albrechts Universität de Kiel, soutenue en 1997 : «Saint Yves Hélorj (1247–1303), avocat des pauvres et patron des juristes».

L'ouvrage s'ouvre par une première partie (*das Leben*), rappelant assez classiquement les grandes lignes de la vie et de la procédure de canonisation du plus illustre des saints bretons de l'époque féodale, d'une façon fort claire, mais n'apportant pas véritablement d'éléments nouveaux au public francophone averti.

La deuxième partie (*das Nachleben*, 154 p.), par contre, est profondément originale et riche d'enseignements : elle analyse en effet la postérité de saint Yves en étudiant son culte, sur une longue période allant du XIV^e au XX^e siècle, privilégiant, dans ce champ immense, celui qui lui est rendu par les juristes (*der patronus der juristen*, 73 p.). La thèse d'A. Rieck vient ainsi combler un indéniable vide de l'historiographie qui, jusqu'à présent, n'avait pas permis d'établir une chronologie d'ensemble de l'expansion géographique de la renommée de l'humble saint trégorois.

Pour rassembler les matériaux de cet ambitieux travail, l'auteur a mené une enquête minutieuse parmi les fonds anciens des bibliothèques des principales villes de l'Europe continentale, ne se limitant pas aux frontières historiques du saint Empire romain germanique (Allemagne,